

—Vraiment, c'est à ne pas tenir ici,—lui dit-elle.—Si ce vent continue à s'élever, je préfère m'en aller. En attendant, ma chère enfant, descendons nous abriter derrière la digue, je vous en conjure.

—Oh! pas encore!—s'écria Ulrique avec vivacité.—J'aime ce vent, c'est pour lui plus encore que pour la brèche que je suis venue.

Et elle tendit plus avant vers la mer, avec délices, son beau visage tout humide de l'embrun impalpable, ses cheveux noirs à demi dénoués où elle avait piqué un œillet de mer tardif, un des derniers qui auraient fleuri dans ce marais, sur lequel auraient passé, dans quelques années, la charrue et la herse, violant la sauvagerie de la grande nature.

—Oh! comtesse!—s'écria Rockingham,—je vous en conjure, ne vous tenez pas si près du bord.

Il y avait une telle anxiété dans sa voix que Charlotte en ressentit un froid au cœur.

—Oh! monsieur Rockingham,—dit en riant Mme Byrd,—que vous voilà soudain devenu craintif! Vous savez bien que si nous glissons là-dedans, tout le drame se réduirait, très désagréablement, je le reconnais, à un prosaïque bain de pied.

—Pas tout à fait, ici, du moins,—rectifia sérieusement Ulrique en se reculant.—Là-bas, où se trouve ce bateau, oui, mais vous oubliez que nous sommes sur ce qui était une brèche hier, et que, là, devant nous, se trouve ce que M. Bolt appelle la gouttière, c'est-à-dire que le sable y est creusé par le refoulement des lames à une profondeur de dix ou douze pieds au moins.

—Dix ou douze pieds,—fit brusquement Charlotte, qui s'avança pour plonger son regard dans l'eau mouvante, avec bien moins de précautions que n'en avait pris Ulrique.

—Raison de plus pour ne pas rester là,—s'écria Mme Byrd.—Allons voir travailler là-bas; d'autant que le vent m'a l'air de tourner à la tempête et qu'il ne serait pas désagréable de s'asseoir un moment à l'abri de quelque tombereau.

Sans attendre de réponse, elle descendit lestement le remblai de terres rapportées. Ulrique la suivit plus lentement. Il y avait dans les manières de Charlotte quelque chose d'étrange, de saccadé, qui l'intriguait et qui l'inquiétait aussi, car son cœur était bien changé depuis sa récente visite aux Villas Cheesley. Elle sentait que, pour une cause qu'il lui était impossible de soupçonner, Basile ne lui avait pas encore parlé, cette malheureuse femme traversait une crise de souffrance et qu'il ne fallait pas l'abandonner. Ce fut avec elle et Rockingham qu'elle arriva sur le théâtre du grand travail.

L'instant critique approchait. La marée atteignait son plein et une demi-heure de lutte gigantesque allait s'écouler avant que la mer "étale" se mit à baisser avec le commencement du jusant. C'était pour tous, acteurs et spectateurs, trente minutes de poignante anxiété. En raison du peu de largeur du chantier, quatre-vingts travailleurs seulement pouvaient se rendre utiles; les cen-

taines d'autres, les mains dans leurs poches, la pipe à la bouche, suivaient le travail avec un intérêt haletant.

M. Bolt lui-même, l'âme et le cœur de l'œuvre, n'aurait plus la bouche que pour de rares ordres exécutés aussitôt que donnés. En haut, debout sur la digue, les vêtements trempés par l'écume salée, il comptait les secondes, ne pouvant les hâter, suivant d'un œil, tour à tour triomphant ou inquiet, les tombereaux et les brouettes qui venaient d'instant en instant grossir le rempart opposé à la pression désordonnée et terrible des flots.

—Oh!—disait Ulrique en sa fièvre de lutte,—si on pouvait seulement aider! Je suis si forte, moi!

Enfin, la dernière demi-heure, demi-heure éternelle, s'acheva; la mer commença à baisser. M. Bolt remit sa montre dans sa poche, respira longuement, les narines dilatées, une expression de triomphe dans le regard, et descendit de la digue.

Ce fut le signal d'un enthousiasme général; on battit des mains, les outils abandonnés, à l'exception d'une forte escouade de terrassiers, qui par prudence fut laissée sur le chantier. Tous ces hommes, débarrassés de leur oppression, tous ces vainqueurs se mirent à causer bruyamment avant de retourner chez eux. M. Bolt s'avança vers Ulrique et, d'un ton ému et solennel, annonça laconiquement:

—La digue est terminée, comtesse.

Puis, cet homme de fer alla, brisé, s'asseoir sur une brouette retournée, tandis que, groupe par groupe, les ouvriers se dispersaient dans l'obscurité. Ulrique elle-même semblait partager la sensation de détente et de lassitude de tous. A l'exemple de l'ingénieur, elle s'assit sur une des brouettes éparses de tous côtés. Mme Byrd la quitta pour aller féliciter l'ingénieur, et M. Rockingham poussa un soupir de soulagement. Enfin l'occasion se présentait de parler à Ulrique. Charlotte, il est vrai, était là, debout, à un pas ou deux de la brouette sur laquelle la comtesse était assise; mais Rockingham connaissait l'étendue de son pouvoir sur cette femme et savait que, quelque torture qu'elle endurât, elle n'oserait jamais agir contre sa volonté nettement formulée. Le châle de Lady Nevyl étant justement à demi tombé de ses épaules, il s'approcha d'elle sous prétexte d'œuvre serviable, et lui dit rudement à l'oreille:

—Laissez-moi seul avec elle.

Charlotte frissonna de tous ses membres, mais ne se révolta pas.

—Où dois-je aller? murmura-t-elle d'une voix désespérée.

M. Rockingham fut sur le point de lui répondre: "Au diable, si vous voulez!" mais il se contenta et dit seulement:

—N'importe où... Tenez, allez trouver Mme Byrd. Il faut me laisser seul avec elle. Vous comprenez?

(A suivre)